

ÉDITO

Sollers

La presse l'a annoncé, Philippe Sollers est mort le 5 mai 2023, à l'âge de 86 ans. Ces lignes ne sont en rien une notice nécrologique, à savoir le rappel de la biographique d'un homme mort. Il faudrait, pour qu'elles le soient, être assuré que Philippe Sollers est bien mort, et qu'on sache donc ce qu'est la mort. Qui, sauf à faire de la littérature et en appeler à l'innombrable liste des métaphysiques, sait ce qu'est la mort? Sollers lui-même ne doutait-il pas de sa réalité, lui qui avait exprimé son refus d'être incinéré, de voir son corps partir en fumée, son squelette s'effondrer et finir en cendres. Quant à son souhait, pour ses obsèques, d'une messe catholique à Ars-en-Ré, n'est-il pas le signe du crédit qu'il accordait à la résurrection des corps, acte de foi proclamé dans le Credo? Alors la mort, que pouvons-nous en dire de mieux – disons de plus prudent, de plus sensé, provisoires vivants que nous sommes –, que celui ou celle qui était là n'est plus là, ne sera plus jamais là, à nos côtés? Le mot qu'on utilise parfois de « disparition » est peut-être un des moins impropres à signifier ce réel-là. Plus là, ailleurs, assurément ailleurs. En tout cas, pour les vivants, cette absence est une grande souffrance.

Pour ce qui est de la biographie de Sollers et de la recension de ses livres, je renvoie nos lecteurs aux textes très complets et manifestant une belle compréhension de l'ensemble de son œuvre parus dans la presse, notamment ceux de Philippe Forest dans *le Monde*, de Mathieu Lindon dans *Libération*, de Marc Lambron dans *le Point*. Je me contenterai, pour ma part, d'évoquer quelques souvenirs et images que je garde de Sollers au cours de ce qui fut un compagnonnage avec lui de près de 60 ans. Il me semble que je reste, hélas, et à mon corps défendant – avec Julia Kristeva son épouse et Marcelin Pleynet, poète et secrétaire de rédaction de la revue –, le seul à avoir vécu l'aventure de *Tel Quel*. Les camarades d'alors, membres ou non du comité de rédaction de la revue, Marc Devade, Pierre Rottenberg, Maurice Roche, Jean Thibaudeau, Jacqueline Risset, Denis Roche, Pierre Guyotat, sont morts, et, à cette liste, il me faudrait ajouter certains aînés de Sollers, penseurs capitaux de l'époque en dialogue avec *Tel Quel*. Je pense notamment à Barthes, Derrida et Lacan.

De Sollers, la première chose qui me vient à l'esprit: il fut l'ami avec qui, de ma vie, j'ai le plus ri (voir la photo illustrant cet éditto, choisie parmi des dizaines de même nature). Il avait en lui, sauvegardé, l'enfant qu'il avait été, son côté gamin farceur que j'aimais retrouver chez quelques hommes âgés dont je fus proche, je pense au poète et biographe de Sade, Gilbert Lely, au sculpteur César, ou à Pierre Klossowski. J'ai raconté dans un livre paru en 2007, *Politique*, que m'avait



Jacques Henric et Philippe Sollers. Années 1970

commandé Bernard Comment, les nuits folles du colloque de Cerisy « Artaud/Bataille » (1972), au cours desquelles, après des journées d'intense travail, une bande d'énergumènes pris d'alcool, entraînés par Sollers, jouaient à la petite guerre avec des manches à balai en guise de fusil et mettaient une belle pagaille chez les occupants des chambres du château, plus particulièrement dans le dortoir des jeunes filles. Lecteur de *Tel Quel*, dès la parution de la revue en 1960, j'ai très tôt rendu compte des livres publiés dans la collection du même nom, dirigée par Sollers. Je tenais la chronique littéraire de l'hebdomadaire du « Comité central du Parti communiste », *France-Nouvelle*, et j'intervenais épisodiquement dans *les Lettres françaises*. En 1965, suite au papier que j'ai écrit sur son roman *Drame*, Sollers m'écrit et me propose de nous rencontrer. C'est mon premier contact avec lui. Vivant loin de Paris, c'est aussi le début d'une volumineuse correspondance, aujourd'hui déposée à l'Imec. La dernière fois que nous nous sommes vus, ce fut à l'occasion d'une émission de radio de Josyane Savigneau où je présentais le Journal de Denis Roche qui venait de paraître et Vincent Roy le dernier volume de la correspondance de Sollers avec Dominique Rolin. Nouvelle occasion, en fin d'émission, de se payer quelques crises de fou-rire et un franc déconnage sur les acteurs vedettes de la vie littéraire du moment.

Nommé à un poste d'enseignant à Paris, je prends l'habitude de retrouver Sollers deux ou trois fois par semaine dans le bureau du Seuil, rue Jacob, en présence de Pleynet et de collaborateurs de la revue. Avec Sollers, ce sont des rendez-vous dans les cafés et les restaurants de Saint-Germain ou de Montparnasse, des dîners de vernissage souvent suivis de descentes dans des boîtes de nuit, celle du Carrousel ayant nos faveurs, pour la saisissante beauté de ses travestis et transsexuels.

Nostalgie de cette époque, mais j'en viens à l'essentiel, à Sollers éditeur et écrivain. Que lui devons-nous, Catherine Millet et moi, et ce magazine où j'écris ces lignes en guise d'hommage et de gratitude? Pour ma part, je lui dois beaucoup. Je lui dois d'avoir publié mes premiers livres à une époque où ceux-ci auraient eu quelque mal à trouver un éditeur. Sans doute, lui dois-je même de les avoir écrits. Aurais-je osé avant 1968 me lancer dans l'écriture d'*Archées* sans la connaissance que j'avais de nos goûts littéraires communs: Sade, Proust, Joyce, Pound, Bataille, Artaud, Ponge, Céline, Dante (cf. le livre peu cité des entretiens de Philippe Sollers avec Benoît Chantre sur *la Divine Comédie*). Quant à *artpress*, quelle aurait été son histoire, sa longévité, sans la présence de Sollers dès la parution de la revue en

1972 et son fidèle soutien jusqu'aux premières atteintes de la maladie? Aujourd'hui, divine surprise en même temps qu'étrange paradoxe, cet écrivain boudé par les grands journaux, au centre d'aucun colloque, ignoré des universitaires (à l'exception de Philippe Forest), de la collection Quarto qui vient d'accueillir un choix de textes d'Annie Ernaux, voilà qu'à sa mort, il est l'objet d'une impressionnante couverture de presse que n'ont pas connue les plus médiatiques de ses pairs. Une pléthore d'admirateurs se manifeste soudain, lui tressant de volumineuses et étouffantes couronnes. Emphase, débauche de superlatifs: Sollers le plus grand de ceci, le plus grand de cela...! Est-ce un mal français que de tenter d'envoyer de leur vivant des écrivains ou artistes dans un cul de basse-fosse avant de leur dresser un mausolée? Évitions le cénotaphe pour Sollers! (Son œuvre le refuse, et heureusement sa tombe de Ré le protège.) Il y a plus et mieux à faire: un travail critique sur l'ensemble de ses livres. Pour le lancer, pourquoi ne pas mettre en route un volume de la Pléiade (collection où on trouve un Vian et un d'Ormesson!) qui réunirait un premier choix de ses romans et de ses essais. Antoine Gallimard, qui fut son éditeur et ami, pourrait en prendre l'initiative. Un vœu pieux, un rêve? Non, ça se fera. Si ça ne se faisait pas, ce serait un des signes que nous sommes désormais entrés dans quelque voyage au bout de la nuit dont même Céline n'avait pas idée.

Jacques Henric

The press has announced that Philippe Sollers died on May 5th, 2023, at the age of 86. These lines are in no way an obituary, that is, a reminder of the biography of a dead man. For them to be so, we would have to be sure that Philippe Sollers is dead, and therefore know what death is. Apart from making literature and appealing to the innumerable list of metaphysics, who knows what death is? Didn't Sollers himself doubt its reality, when he expressed his refusal to be cremated, to see his body go up in smoke, his skeleton collapse and end up as ashes? As for his wish for a Catholic mass in Ars-en-Ré for his funeral, is it not a sign of the credit he gave to the resurrection of the body, an act of faith proclaimed in the Creed? So what is the best thing we can say about death—the most cautious, the most sensible, as the provisionally living beings that we are—apart from that he who was here is no longer here, will never be here again, at our side? The word "disappearance," which is sometimes used, is perhaps one of the least inappropriate to signify this reality. No longer here, elsewhere, certainly elsewhere. In any case, for the living, this absence is a source of great suffering.

For Sollers' biography and the review of his books, I would refer our readers to the very complete texts that have appeared in the press, showing a commendable understanding of his overall work, especially those by Philippe Forest in *Le Monde*, Mathieu Lindon in *Libération*, and Marc Lambron in *Le Point*. For my part, I will limit myself to evoking a few memories and images that I have kept of Sollers over the course of my nearly 60-year-long companionship with him. It seems to me that I remain, alas, and reluctantly, the only one to have lived through the *Tel Quel* adventure—along with Julia Kristeva, his wife, and Marcelin Pleynet, a poet and the editorial secretary of the journal. The comrades of the time, whether or not they were members of the journal's editorial committee—Marc Devade, Pierre Rottenberg, Maurice Roche, Jean Thibaudeau, Jacqueline Risset, Denis Roche, Pierre Guyotat—are dead, and to this list must be added some of Sollers' elders, key thinkers of the time in dialogue with *Tel Quel*. I'm thinking in particular of Barthes, Derrida and Lacan.

The first thing that comes to mind when I think about Sollers is that he was the friend with whom I laughed the most in my life (see the photo illustrating this editorial, chosen from dozens of similar ones). The child he had been was conserved within him, his playful, prankster side that I liked to find in some of the older men I was close to,

such as the poet and biographer of Sade, Gilbert Lely, the sculptor César, or Pierre Klossowski. In a book published in 2007, *Politique*, commissioned by Bernard Comment, I recounted the crazy nights of the "Artaud/Bataille" conference in Cerisy (1972), during which, after days of intense work, a bunch of drunken hooligans, led by Sollers, play-fought with broomsticks as rifles and caused a great deal of chaos amongst the occupants of the castle's rooms, especially in the girls' dormitory.

As a reader of *Tel Quel* from its beginnings in 1960, I very soon started to review the books published in the collection of the same name, directed by Sollers. I wrote the literary column for the weekly magazine of the "Central Committee of the Communist Party," *France-Nouvelle*, and I occasionally contributed to *Les Lettres Françaises*. In 1965, following the paper I wrote about his novel *Drame*, Sollers sent me a letter and suggested we meet. It was my first contact with him. Since I lived far away from Paris, it was also the beginning of a voluminous correspondence, now held at the Imec. The last time we saw each other was during a radio programme by Josyane Savigneau, where I was presenting Denis Roche's *Journal*, which had just been published, and Vincent Roy the latest volume of Sollers' correspondence with Dominique Rolin. Another opportunity, at the end of the programme, to have a few laughs and joke around about the stars of the current literary scene.

When I was appointed to a teaching post in Paris, I got into the habit of meeting Sollers two or three times a week in the office of Le Seuil, on rue Jacob, in the presence of Pleynet and the journal's collaborators. With Sollers, we met in cafés and restaurants in Saint-Germain and Montparnasse, and had dinners before exhibition openings, often followed by trips to nightclubs, the Carrousel being our favourite for the striking beauty of its transvestites and transsexuals.

I harbour a great nostalgia for that time. But to come back to the essential, to Sollers, the editor and writer: what do we owe him, Catherine Millet and I, and this magazine, in which I am writing these lines as a grateful tribute? For my part, I owe him a lot. I owe him for having published my first books at a time when they would have been hard-pressed to find a publisher. No doubt I even owe him the fact of having written them. Before 1968, would I have dared to write *Archées* without the knowledge that I had of our shared literary tastes: Sade, Proust, Joyce, Pound, Bataille, Artaud, Ponge, Céline, Dante (cf. the little-quoted book of Sollers' interviews with Benoit Chantre about *The Divine Comedy*)? As for *artpress*, what would its history, its longevity have been, without Sollers' presence from the launch of the review in 1972 and his faithful support until the first symptoms of his disease?

Today—divine surprise, strange paradox—this writer who was shunned by the major newspapers, who had no conferences devoted to him, who was ignored by academics (with the exception of Philippe Forest), and by the Quarto collection, which contains a selection of texts by Annie Ernaux, is now, after his death, the subject of impressive press coverage, unparalleled by the most media-savvy of his peers. A plethora of admirers has suddenly appeared, weaving voluminous and suffocating crowns for him. Emphasis, a profusion of superlatives: Sollers the greatest of this, the greatest of that...! Is it a French evil to relegate writers or artists to oblivion whilst they are still alive before building them a mausoleum? Let's avoid the cenotaph for Sollers! (His work refuses it, and fortunately his tomb in Ré protects him.) There is more and better to do: a critical appraisal of all his books. To launch it, why not produce a volume of La Pléiade (a collection featuring Vian and d'Ormesson!) bringing together a first selection of his novels and essays? Antoine Gallimard, who was his publisher and a friend, could take the initiative. Wishful thinking, a dream? No, it will happen. If it doesn't, it would be one of the signs that we have now entered some kind of journey to the end of the night that even Céline could not have dreamed of.

Translation: Juliet Powys